

Michel ROQUEBERT

BÉZIERS, 22 JUILLET 1209.

AUTOPSIE D'UN MASSACRE ANNONCÉ

Extrait de *BÉZIERS VILLE OCCITANE ?*

Sous la direction de Carmen ALEN GARABATO, Presses universitaires de Perpignan, 2007.

Actes des Rencontres de Béziers organisées le 18 novembre 2006 par Université et recherche en Biterrois (URBI).

Béziers, 22 juillet 1209. Autopsie d'un massacre annoncé

Michel Roquebert
(historien)

Quand arrivèrent l'illustre duc de Bourgogne et d'autres grands seigneurs, avec un si grand nombre de croisés qu'on ne croyait pas que cela se fût jamais produit chez les Chrétiens, l'effroi s'empara à ce point des hypocrites qu'ils prirent quasi miraculeusement la fuite, surtout après la chute et la ruine de la ville de Béziers.

En effet, nous mêmes et l'évêque de cette ville nous avons diligemment réuni les citoyens, et leur avons enjoint, sous peine d'excommunication, de livrer aux croisés les hérétiques qui se trouvaient parmi eux, ainsi que leurs biens ; ou, s'ils ne le pouvaient pas, de les abandonner, sinon leur sang retomberait sur leurs têtes.

Non seulement ils ne tinrent pas compte de nos ordres et de nos avertissements, mais ils décidèrent en commun par serment, avec les hérétiques eux-mêmes, de défendre la ville.

Alors que l'armée approchait de Béziers, les seigneurs de certains castra des environs, qui avaient mauvaise conscience, prirent la fuite devant les croisés.

Mais les chevaliers et les fidèles (catholiques) de ces mêmes castra, venant avec confiance au devant de l'armée, remirent ces castra aux mains des croisés, et leur firent hommage et fidélité.

La veille de la fête de sainte Marie-Madeleine se rendit aux nôtres un castrum fameux, nommé Servian, dont dépendaient plusieurs autres castra.

Le lendemain matin, le siège fut mis devant Béziers. C'était le jour de la Sainte-Marie-Madeleine. Dans l'église qui lui était dédiée, les citoyens de Béziers avaient naguère perfidement assassiné leur seigneur.

Par sa position naturelle, par ses réserves d'armes et de vivres, la ville paraissait suffisamment forte pour résister longtemps à n'importe quelle armée.

Mais comme rien ne peut s'opposer à Dieu, alors qu'on discutait avec les barons de la sauvegarde de ceux qui, dans la ville, étaient réputés catholiques, les ribands et autres individus vils et sans armes, sans attendre l'ordre des chefs, attaquèrent la ville et, à la surprise des nôtres, alors qu'on criait Aux armes ! Aux armes !, franchirent les fossés et le rempart. En deux ou trois heures de temps, la ville de Béziers fut prise et les nôtres, n'épargnant ni le rang, ni le sexe ni l'âge, passèrent au fil de l'épée environ vingt mille personnes.

Après cet énorme massacre d'ennemis, la ville tout entière fut pillée et incendiée. La vengeance divine l'a merveilleusement frappée.

La nouvelle d'un si grand miracle se répandit de sorte que toute la population fut à ce point terrorisée que ceux qui cherchèrent refuge dans la montagne ou dans d'autres lieux inaccessibles abandonnèrent entre Béziers et Carcassonne plus de cent castra réputés, remplis de provisions et de tout ce que les fuyards n'avaient pu emporter avec eux.

*

Voilà l'unique témoignage que l'on possède sur la journée du 22 juillet 1209, qui vit la ville de Béziers prise d'assaut, pillée et incendiée, et sa population massacrée¹.

Il s'agit bien d'un témoignage *stricto sensu* ; car c'est le seul récit émanant d'un témoin de l'événement, et même de deux, car il s'agit du rapport que, quelques semaines après les faits, adressèrent au pape Innocent III ses deux légats : Arnaud Amaury, abbé de Cîteaux, qui était depuis cinq ans à la tête de la légation pontificale en « pays albigeois » – c'est-à-dire en pays hérétique– et son collègue nommé seulement quatre mois plus tôt, Milon, notaire apostolique et secrétaire du souverain pontife. A dire vrai, le document n'est pas daté, mais comme il informe le Saint-Siège des tout premiers succès de la croisade et de la dévolution à Simon de Montfort des titres et des domaines de Raymond-Roger Trencavel, vicomte de

¹ Migne, *Patrologie latine*, T. 216, n° CVIII, col.137-141.

Béziers et de Carcassonne, dévolution qui eut lieu peu après le 15 août 1209, on peut sans risque d'erreur le dater de la fin du mois d'août ou du début de septembre.

Ce rapport des légats n'est évidemment pas la seule source que nous possédions sur la journée du 22 juillet. Mais aucun des chroniqueurs qui relatèrent l'événement ne fut, comme Arnaud-Amaury et Milon, témoin oculaire. Pas seulement témoins, d'ailleurs, les deux légats, mais acteurs de l'événement, puisque leurs fonctions les plaçaient à la tête de l'armée de la croisade, qui n'avait pas encore de commandement militaire unifié, comme ce sera le cas avec Simon de Montfort à partir de la mi-août.

Mais il va sans dire que si, à ce titre, leur témoignage est infiniment précieux, il doit quand même être abordé avec circonspection : engagés tous deux dans les événements, ils sont nécessairement conscients de leurs responsabilités, et il ne faut pas attendre d'eux, *a priori*, un récit « objectif » : ils ont écrit à Innocent III ce qu'ils ont bien voulu. Il faut donc examiner de près ce qui, dans ce récit, paraît tout à fait acceptable, et ce qui peut poser quelque problème.

Il restera à comparer à ce récit les autres sources narratives. On verra que sur tels ou tels points elles le corroborent, sur d'autres elle l'amplifient, parfois même elles apportent des données tout à fait nouvelles ; la question sera alors de voir si ces données peuvent ou non s'articuler sur le témoignage des deux légats.

Il faudra naturellement tenir compte, aussi, du fait que nous possédons deux catégories de sources.

A – Celles qu'on appelle traditionnellement « méridionales ». Deux d'entre elles ont le mérite de n'être pas trop éloignées dans le temps.

1°) *L'Hystoria albigensis* du moine cistercien Pierre des Vaux-de-Cernay. Arrivé en Languedoc au printemps 1212, avec son oncle Guy, abbé des Vaux-de-Cernay en vallée de Chevreuse, qui venait d'être élu évêque de Carcassonne, et dont c'était d'ailleurs le second voyage en « pays albigeois », Pierre décida très vite de tenir un véritable journal de guerre de la croisade, à l'intention d'Innocent III. Il s'informa donc aussitôt, auprès des croisés eux-mêmes, de tout ce qui s'était passé avant son arrivée. Très précieux par la quantité d'informations qu'il contient, son récit n'en est

pas moins l'œuvre d'un fanatique partisan de la croisade et de l'extermination des hérétiques, en qui il voit les suppôts du Mal absolu. D'où un texte naturellement très orienté.

2°) D'un ton infiniment plus objectif est le récit en vers occitans de Guillaume de Tudèle, la *Canso de la crozada*, la *Chanson de la croisade albigeoise*. Ce Navarrais a commencé à écrire son poème, ou bien en 1210 à Montauban, ou bien en 1212 à Saint-Antonin en Rouergue, il n'est lui-même pas très clair là-dessus, mais cela importe assez peu. Protégé du comte Baudouin, le frère mal aimé du comte de Toulouse Raymond VI, ce Baudouin qui était passé dans le camp des croisés, c'est auprès de ces derniers qu'il a recueilli ses informations, mais aussi, de toute évidence, quand il l'a pu, auprès des populations indigènes. Comme il exècre l'hérésie, il estime nécessaire de sauver l'unité de la foi catholique, fût-ce par la force des armes. Mais comme il est Occitan d'adoption, il ne peut s'empêcher de pleurer sur les désastres de la guerre. Sans contredire donc formellement le point de vue du moine engagé dans une guerre sainte, le poète jette sur les événements un regard infiniment plus humain.

Deux versions en prose de la *Canso* ont été rédigées à Toulouse, l'une, vraisemblablement au XV^e siècle, l'autre au XVI^e. Le seul manuscrit conservé de la seconde ne commence qu'au siège de Carcassonne, postérieur au sac de Béziers. L'autre version, en revanche, raconte Béziers. Elle est, pour notre propos, d'un intérêt relativement mineur, mais du moins permet-elle d'avoir une idée de la façon dont un érudit toulousain pouvait percevoir l'événement quelque deux siècles plus tard.

3°) La troisième source « méridionale » est la *Chronique* du clerc toulousain Guillaume de Puylaurens. Encore enfant à l'époque du sac de Béziers, il n'entreprend son ouvrage qu'aux environs de 1240. Son extrême concision fait que ce texte ne nous est pas, ici, d'un grand secours.

B – Quant aux sources « non méridionales », extrêmement nombreuses, on ne saurait les inventorier ici. Certaines sont assez proches de l'événement, comme la *Chronique* de Robert d'Auxerre, qui mourut en 1212, d'autres en sont fort éloignées dans le temps comme dans l'espace, beaucoup ne sont que des démarquages ou des amplifications maladroites des sources méridionales. On ne prendra en compte ici que celle du moine rhénan Césaire de Heisterbach, écrite entre 1219 et 1223, parce qu'elle

fournit une donnée aussi invérifiable qu'incontournable : le mot fameux qui a immortalisé la tragique journée du 22 juillet 1209 : *Tuez-les tous ! Dieu reconnaîtra les siens...*

Reprenons donc point par point ce que nous apprend le rapport des légats.

1 - L'arrivée de la croisade

La croisade qui fait irruption en Languedoc – nous sommes au début de l'été 1209 – est une immense armée, plus importante que tout ce qu'on a vu jusqu'ici en pays chrétien.

C'est aisément compréhensible. Il n'agit pas d'une guerre privée, ni même d'une guerre d'État à État, comme, par exemple, le conflit franco-anglais. L'armée de la croisade lancée contre les barons et les villes occitanes qui tolèrent les hérétiques est une armée internationale, parce qu'il s'agit cette fois d'une guerre sainte qui, à l'instigation du Saint-Siège, a été prêchée non seulement dans le royaume de France, mais aussi sur des terres qui sont du Saint-Empire. Ce caractère à la fois gigantesque et international a profondément frappé les esprits, et Guillaume de Tudèle s'en fait l'écho, naturellement amplificateur :

*Ce fut une armée merveilleuse et grande
Vingt mille chevaliers armés de toutes pièces
Deux cent mille, et bien plus, vilains et paysans,
Et je ne compte pas les bourgeois et les clercs,
Toute la gent d'Auvergne, et de près et de loin,
Bourgogne, France et Limousin,
Du monde entier l'on vint, Allemands et Tiois,
Poitevins et Gascons, Rouergats, Saintongeais,
Bannières hautes, en rangs serrés...*

On remarque que dans leur rapport les légats ne citent qu'un seul croisé : le duc de Bourgogne. Sans doute parce qu'il passait aux yeux de tous comme le plus grand, le plus important de tous les seigneurs qui avaient pris la croix. De fait, il sera, au mois d'août, l'un des trois grands barons à qui le légat offrira en priorité la vicomté de Béziers-Carcassonne après la reddition de Trencavel – offre qu'au demeurant il refusera, en assurant,

comme les deux autres, qu'il avait assez de terres chez lui, qu'il n'était pas venu pour s'emparer du bien d'autrui, mais seulement pour servir quarante jours dans la *militia Christi*, la chevalerie du Christ – service qui, on le sait, faisait gagner des indulgences, c'est-à-dire la remise d'un temps de purgatoire.

Qu'une telle armée ait immédiatement semé l'effroi, comme le dit le rapport des légats, n'a rien pour surprendre. Le premier Occitan qui prit peur, d'ailleurs, ce fut Raymond VI lui-même, le comte de Toulouse. On sait qu'il négocia avec l'Église sa réconciliation et la levée de son excommunication, moyennant son propre engagement dans la croisade et l'humiliante cérémonie de pénitence publique qui se déroula à Saint-Gilles le 18 juin. D'ailleurs, dès que l'armée était arrivée dans la basse vallée du Rhône, une foule de seigneurs locaux avaient spontanément fait allégeance aux légats en prêtant entre leurs mains serment de fidélité à l'Église romaine. La situation changea quelque peu quand l'armée, après avoir dépassé Montpellier, entra sur les terres de Trencavel.

Comme son oncle Raymond VI, Raymond-Roger Trencavel avait offert sa soumission à Arnaud-Amaury, mais elle avait été refusée. Il était donc évident que les premiers coups de la croisade allaient être portés contre lui. Ses vassaux se trouvaient donc devant une cruelle alternative : se soumettre à l'armée de l'Église – mais c'était abandonner leur seigneur supérieur ; rester fidèle à celui-ci et combattre à ses côtés – mais c'était se contraindre à commencer par fuir devant la croisade pour se rallier à la résistance que Trencavel, on va le voir, organisait à Carcassonne. Le rapport des légats fait très clairement état de ce dilemme, mais le ramène à une simple question de fidélité ou de trahison à l'égard de la foi catholique :

Alors que l'armée approchait de Béziers, les seigneurs de certains castra des environs, qui avaient mauvaise conscience, prirent la fuite devant les croisés. Mais les chevaliers et les fidèles (= les catholiques) de ces mêmes castra, venant avec confiance au devant de l'armée, remirent ces castra aux mains des croisés, et leur firent hommage et fidélité.

On peut en tout cas tenir pour certain que dans l'un et l'autre cas, fuite ou soumission, la peur joua un grand rôle. L'on verra d'ailleurs plus loin que l'affaire de Béziers, s'inscrit dans une véritable stratégie de la terreur.

2 – L'occupation de Servian

Poursuivons la lecture du rapport. On y apprend que « la veille de la fête de sainte Marie-Madeleine », autrement dit le 21 juillet, une importante seigneurie se rendit aux croisés, celle de Servian, au nord est immédiat de Béziers, c'est-à-dire le *castrum* même de Servian et les *castra* qui en dépendaient.

Le texte du rapport est d'un laconisme bien étrange, eu égard à l'importance de l'événement, qui ressort néanmoins de ce que Servian est le seul *castrum* soumis que nomment les légats. Événement important, parce que Servian était un foyer d'hérésie très particulier. Un document précis en témoigne : l'acte par lequel, en février 1210, Étienne, seigneur de Servian, abjura entre les mains d'Arnaud-Amaury, en l'abbaye de Saint-Thibéry :

Je confesse m'être gravement égaré dans l'erreur et avoir très gravement manqué à la foi catholique et à la sainte Église romaine, du fait que j'ai reçu dans mes castra des hérétiques et même des hérésiarques, tels Théodoric, Baudouin et Bernard de Simorre ; que je les ai protégés, entretenus, que je leur ai permis d'ouvrir des écoles d'hérésie, de prêcher, et de disputer en public...¹

Baudouin n'est pas autrement connu, mais Théodoric était un chanoine de Nevers, qui s'appelait en réalité Guillaume, et qui, poursuivi pour hérésie, s'était réfugié sous un faux nom chez Étienne de Servian. Quant à Bernard de Simorre, il n'était autre que l'évêque cathare du Carcassès, qui avait participé à Carcassonne, en 1204, à un grand débat public et contradictoire organisé par le roi d'Aragon, et où il avait affronté les légats pontificaux Pierre de Castelnau et Raoul de Fontfroide.

On peut être étonné de trouver un tel foyer d'hérésie aux portes de Béziers : nous sommes là à l'extrême limite orientale du pays touché par le catharisme, et l'implantation de l'hérésie dans le Biterrois est sans commune mesure avec ce que l'on observe en Carcassès, en Lauragais ou dans la Montagne Noire. Mais le cas de Servian peut s'expliquer : son seigneur, Étienne, a épousé une demoiselle appartenant à une famille de la noblesse hérétique du Lauragais, Navarre, sœur de Guirade, la châtelaine de Lavour, qui sera suppliciée par les croisés en mai 1211, et du chevalier

¹ Vaissète, *Histoire générale de Languedoc*, T. VIII, col. 584.

Aimery de Montréal que Simon de Montfort fera pendre le même jour. Navarre se fera d'ailleurs elle-même parfaite cathare, comme une de ses sœurs, Mabilia, et se réfugiera plus tard à Montségur, où elle mourra vers 1234.

3 – L'armée devant Béziers

Que se passa-t-il, selon le rapport des légats, après la chute de Servian ? Le lendemain même, donc le 22 juillet, et au matin, « le siège fut mis devant Béziers ».

Suit une très brève présentation de la ville elle-même :

Par sa position naturelle, par ses réserves d'armes et de vivres, la ville paraissait suffisamment forte pour résister longtemps à n'importe quelle armée.

C'est bien l'image d'une très puissante ville qui se répandit auprès des chroniqueurs du Nord. Une douzaine d'années plus tard, Césaire de Heisterbach écrit :

Ils arrivèrent à une grande cité qui s'appelait Béziers, où l'on disait qu'il y avait plus de 100 000 hommes, et l'assiégèrent¹.

Et à peu près à la même époque, Guillaume le Breton, dans sa *Philippide* :

Les champions de Dieu, s'avançant en troupes nombreuses, se rendirent d'abord en toute hâte devant la ville de Béziers, où s'étaient réfugiés un grand nombre d'hérétiques. C'était une ville très forte, très riche et très peuplée, qui reposait sur l'appui d'un grand nombre d'hommes d'armes et de chevaliers, mais qui de plus était infectée du poison albigeois².

Plusieurs questions viennent donc immédiatement à l'esprit. Quelle ville était exactement Béziers en 1209, et, surtout, quelle y était l'implantation de l'hérésie ?

C'est, depuis longtemps, la capitale d'une principauté féodale, tenue d'abord par des comtes relevant de la marche de Gothie, auxquels a succédé au IX^e siècle une dynastie de vicomtes. Par le jeu des mariages et

¹ Césaire de Heisterbach, *Dialogus miraculorum* V, XX.

² Guillaume le Breton, *La Philippide*, Chant VIII.

des héritages, ils joindront successivement à leurs fiefs la vicomté d'Agde, celle de Carcassonne, puis celles d'Albi et de Nîmes, ainsi que la vaste seigneurie du Razès. Mais, sans doute du fait de la position centrale de Carcassonne, les vicomtes sont de moins en moins présents à Béziers, où la seigneurie vicomtale sur la ville est confiée à un viguier, lui-même originaire, d'ailleurs, du Carcassès. Désengagement du pouvoir vicomtal, donc, qui s'accompagne parallèlement, et c'est tout à fait logique, des progrès du pouvoir concurrent, celui de l'évêque. Il est très symptomatique qu'à la fin du XII^e siècle, la ville se divise en dix bourgs, dont six sont des bourgs épiscopaux, et trois seulement des bourgs vicomtaux, le dixième était tenu en coseigneurie par l'évêque et le vicomte. Il est à remarquer également que la partie vicomtale de la cité, qui est au sud des actuelles rues Viennet et du 4 septembre, demeure enserrée dans un périmètre stable réduit, alors que la cité épiscopale s'accroît dans toutes les directions hors les murs¹.

Mais si le pouvoir de l'évêque semble prendre le pas sur celui du vicomte, il est à Béziers, comme dans beaucoup de cités occitanes, un troisième pouvoir : le consulat, mentionné depuis 1131. Et les tensions sont parfois vives entre cette assemblée de bourgeois élus, et les deux pouvoirs supérieurs. D'ailleurs, pour des raisons qu'on comprendra vite, le rapport des légats ne se fait pas faute de rappeler que « les citoyens de Béziers avaient naguère perfidement assassiné leur seigneur », à savoir le vicomte Raymond Trencavel. On sait par d'autres sources que l'évêque avait eu ce jour-là les dents cassées... Cela s'était passé le 15 octobre 1167, dans l'église consacrée à Marie-Madeleine, alors que, par un hasard vraiment providentiel, c'est le jour de la sainte Marie-Madeleine, comme le précise bien le rapport des légats, que l'armée de la croisade est arrivée devant Béziers...

Combien d'habitants ? C'est difficile à dire. Les 100 000 hommes de Césaire de Heisterbach sont naturellement à exclure. Les 20 000 victimes dont feront état les légats est certainement, aussi, une surestimation. La connaissance que l'on a, à la fois, du périmètre de la cité médiévale de

¹ Cf. Claudie Amado, dans *Europe et Occitanie : les pays cathares*, Collectif, Collection Heresis, n° 5, 1995, 83-103.

Béziers, et de la densité moyenne des populations urbaines, fait pencher pour une fourchette qui va de 9 000 à 12 000 habitants.

Bien protégée d'un côté par les ravins qui bordent son acropole le long de l'Orb et du ruisseau de Bagnols, mais plus exposée à l'est, la ville était ceinte d'un rempart qui n'était peut-être pas partout de force égale, lui-même protégé par un fossé là où le terrain le rendait nécessaire.

4 – L'hérésie

Pas un mot, dans le rapport des légats, sur l'hérésie : tout se passe comme s'il allait de soi que Béziers était une ville hérétique, et qu'il n'était pas besoin de le rappeler au Saint-Père. Il va être question par la suite, bien sûr, des hérétiques, mais on ne trouve pas sous la plume d'Arnaud-Amaury et de son collègue les accusations et les invectives qui occupent plusieurs pages de l'*Hystoria albigensis* de Pierre des Vaux-de-Cernay :

Béziers était une ville très remarquable, mais contaminée tout entière par le poison de l'hérésie : non seulement les habitants étaient hérétiques, mais ils étaient au plus haut point voleurs, injustes, adultères et larrons, remplis de tous les péchés¹.

En réalité, il est très difficile de se faire une idée exacte de l'implantation du catharisme à Béziers. Ce n'était certainement pas l'une des grandes « sentines d'hérésie », comme Pierre des Vaux-de-Cernay veut nous le faire croire. Mais sous prétexte qu'on ne connaît pas, pour Béziers, de procédures inquisitoriales, comme on en possède, pour Toulouse, Albi ou Carcassonne, on a parfois tendance à minimiser les choses.

On possède bien une liste d'hérétiques Biterrois², non datée, mais forcément antérieure à 1209, puisque l'un des personnages est donné par

¹ Pierre des Vaux-de-Cernay, *Hystoria albigensis*, § 84.

² Copiée par la mission Doat le 31 juillet 1668, sur un parchemin des Archives de Carcassonne aujourd'hui disparu (Bibliothèque Nationale, Fonds Doat, T. LX, f° 3). Publiée par Louis Domairon, « Rôle des hérétiques de Béziers », dans *Le Cabinet historique*, T. X, 1863, 95-103. Étudiée par Claudie Amado, « Faible impact de l'hérésie dans le Languedoc central méditerranéen : le paradoxe biterrois », dans *Europe et Occitanie, op. cit.*, 98-101, et par Julien Roche, *Une église cathare : l'évêché du Carcassès*, Cahors, L'Hydre, 2005, 341-353.

un autre document comme « ayant été tué dans le sac de Béziers ». Or nous verrons que l'évêque avait lui-même dressé une liste des hérétiques de la ville. C'est certainement cette liste que l'on possède. Elle est malheureusement d'une interprétation très incertaine. Elle nous livre 210 noms. S'agit-il de parfaits cathares, ou de simples croyants ?

Dans le premier cas, un clergé de 210 personnes indique une très forte implantation de fidèles. Dans le second cas, 210 simples fidèles représentent une implantation très faible.

Il est vraisemblable que l'évêque, en notant les noms des gens, ne s'est pas demandé à quelle catégorie d'hérétiques chacun appartenait, et a relevé à la fois des noms de parfaits et des noms de croyants. Rien ne nous dit, en outre, que la liste soit exhaustive : l'évêque a sans doute noté les noms de personnes qu'il connaissait personnellement comme ayant réputation d'hérésie, il pouvait y en avoir bien d'autres...

Quoi qu'il en soit, il y a deux faits à prendre en compte.

D'abord la proximité de Servian, qui est un important foyer d'hérésie : l'abjuration d'Étienne de Servian parle non seulement de prédication, mais d'écoles, ce qui est une mention tout à fait unique dans ce genre de document. Il serait étrange que la présence d'hérésiarques notoires, apparemment fort actifs, à deux heures de marche de Béziers, n'ait pas eu quelque effet sur la population de la ville.

Ensuite le fait que lorsque, en 1206, Dominique de Guzman –le futur saint Dominique –et Diego, l'évêque d'Osma, quittèrent Montpellier pour se lancer dans leur campagne de prédication évangélique contre les cathares et leurs protecteurs, ils s'arrêtèrent à Servian, où ils eurent huit jours de discussion – très fructueuse paraît-il – avec les protégés du seigneur Étienne, puis gagnèrent Béziers, où ils passèrent cette fois deux semaines à prêcher et à discuter. Ce fut ensuite Carcassonne, mais pour une semaine seulement.

Bref, il y avait suffisamment d'hérétiques à Béziers pour y retenir quinze jours, en 1206, les deux religieux castillans.

5 – La mission de l'évêque Réginald de Montpeyroux

Revenons en 1209. Voici donc l'armée qui a installé son camp devant Béziers. Étant donné que le chef suprême de la croisade est pour l'instant un religieux, l'abbé Arnaud-Amaury, c'est lui qui prend l'initiative des opérations, et il associe à la première action qu'il a décidée l'évêque même de Béziers, Réginald de Montpeyroux, qui avait quitté sa ville quelques semaines plus tôt pour aller au devant de l'armée. Il s'agit de réunir les citoyens pour leur enjoindre, sous peine d'excommunication, de livrer aux croisés les hérétiques de la ville avec leurs biens, ou, à défaut, de les abandonner, « sinon leur sang retomberait sur leurs têtes ». La formule du rapport, « Nous-mêmes et l'évêque avons réuni les citoyens... », ne signifie pas forcément que les deux légats, ni même l'un d'eux, aient accompagné Réginald de Montpeyroux dans la ville. Si les légats disent « nous », ce peut être simplement parce que la décision vient d'eux, et que c'est en exécution de leurs ordres que les citoyens sont réunis par l'évêque afin que ce dernier, en leur nom, leur enjoigne de livrer les hérétiques.

Il est à remarquer, d'ailleurs, que la *Canso*, ne parle que de l'évêque ; elle nous le montre même revenant rendre compte à Arnaud-Amaury de l'échec de sa mission, ce qui peut être une version très vraisemblable. Mais ce n'est là, à vrai dire, qu'un détail sans importance. De toute façon, l'évêque ne pouvait être, en la circonstance, que le porte-parole de l'abbé de Cîteaux.

Curieusement, le remaniement en prose de la *Canso* inverse en quelque sorte les rôles, et fait prendre à l'évêque l'initiative de sa rencontre avec les Biterrois :

Quand l'évêque, qui était dans l'entourage du légat, comme les autres prélats, vit et entendit que ledit légat et l'armée allaient délibérer pour prendre et détruire Béziers, dont lui, l'évêque, était le pasteur, en homme sage soucieux du bien des habitants il alla tout droit trouver le légat, et le supplia qu'il veuille avoir pitié du pauvre peuple qui se trouvait dans la ville, et que son seigneur avait abandonné et laissé tout désemparé¹.

L'évêque demande alors à Arnaud-Amaury de lui donner l'autorisation d'entrer dans Béziers, afin de faire part aux habitants du grand danger qui

¹ *Histoire générale de Languedoc*, T. VIII, col. 16.

les guette. Le légat, « homme sage et grand clerc », l'autorisa à gagner Béziers et à « faire ce qu'il voulait faire pour l'amour de la ville ». Le prélat rassembla donc les habitants dans la cathédrale Saint-Nazaire, leur expliqua les périls qu'ils encourraient dans leurs personnes et dans leurs biens et, vu que le vicomte leur seigneur les avait abandonnés, leur conseilla de livrer Béziers au légat.

Cette variante introduite par le prosateur anonyme s'est fait au fond en deux temps. Tout d'abord, il a profondément modifié le sens du passage de la *Canso* dont il s'inspire : on verra qu'il y a bien eu une délibération au sein de l'état-major de la croisade, mais non point « pour prendre et détruire Béziers », comme il le dit ; c'était pour essayer d'épargner les catholiques. Mais le prosateur charge délibérément les croisés. En second lieu, le rôle bienveillant qu'il fait jouer à l'évêque traduit certainement le souci, deux siècles après les faits, de donner rétrospectivement du prélat occitan une image qui ne soit pas trop noire. Le prosateur sauve comme il le peut l'honneur de Réginald de Montpeyroux...

Avant de voir maintenant comment l'intervention de l'évêque fut reçue par les Biterrois, une remarque s'impose. Quand on sait ce qui s'est passé par la suite, à savoir le massacre massif de la population, force est de constater qu'il y a eu préméditation. Le texte du rapport est clair :

Nous-mêmes et l'évêque de cette ville, nous avons fermement engagé les citoyens, sous peine d'excommunication, à livrer aux croisés les hérétiques qu'il y avait parmi eux, ainsi que leurs biens ; ou, s'ils ne le pouvaient pas, à les abandonner – « à se retirer d'auprès d'eux », dit exactement le texte – sinon leur sang retomberait sur leur tête.

Autrement dit, on avertit d'avance les habitants que s'ils ne livrent pas les hérétiques, ils seront massacrés avec eux. Il y a donc eu, incontestablement, préméditation. Il est de toute façon prévu de faire périr les hérétiques, et la croisade ne s'en privera pas, en 1210 à Minerve, en 1211 à Lavaur et aux Cassès, etc. Si les habitants les livrent, ils auront eux-mêmes la vie sauve. Sinon, il est bel et bien programmé qu'on leur fera partager leur sort.

Cette préméditation est tout aussi clairement formulée dans l'*Hystoria albigensis*, où Pierre des Vaux-de-Cernay démarque presque mot pour mot

le rapporte des légats, mais en ajoutant que l'évêque avait dressé une liste d'hérétiques – information sur laquelle il n'y a pas lieu de revenir :

Quand les nôtres arrivèrent devant Béziers, ils délèguèrent dans la ville l'évêque de cette cité, qui l'avait quittée pour aller à leur rencontre, à savoir maître Réginald de Montpeyroux, personnage vénérable par son âge, sa vie et son savoir. Vu que les nôtres disaient qu'ils étaient venus pour détruire les hérétiques, ils demandèrent aux habitants catholiques, s'il s'en trouvait, de leur livrer les hérétiques que le vénérable évêque désignerait, car il les connaissait parfaitement et en avait même dressé par écrit une liste ; ou bien, s'ils ne le pouvaient pas, de quitter la ville en y abandonnant les hérétiques, afin de ne pas partager leur sort ni périr avec eux¹.

La *Canço* de Guillaume de Tudèle propose globalement le même schéma, et mentionne très explicitement la préméditation :

L'évêque de leur ville, qui était un excellent homme, y rentra, et aussitôt qu'il eut mis pied à terre, les réunit en assemblée générale dans l'église principale, riche en reliques. Dès qu'ils eurent pris place, il leur parla des croisés, leur dit comment ils s'étaient mis en marche, et (leur conseilla de leur livrer la ville²) avant d'être vaincus, pris et tués, et de perdre leurs biens et leur argent. Il ajouta que ce qu'ils perdraient leur serait aussitôt rendu et qu'à se refuser à agir ainsi, ils s'exposeraient à tout perdre, et à être sans délai passés au fil des épées d'acier tranchant³.

A son habitude, le poète reprend au début de la laisse suivante les derniers vers de la précédente :

Quand l'évêque eut fini de leur exposer ce qu'il avait à leur dire, il les supplia de traiter avec les clercs et les croisés, plutôt que de se laisser passer au tranchant de l'épée.

Quelques laisses plus loin, Guillaume de Tudèle revient de façon très appuyée sur ce thème de la préméditation :

Les barons de France et ceux des alentours de Paris, les clercs et les laïcs, les princes et les marquis, les uns et les autres étaient convenus que dans chaque ville

¹ *Hystoria albigensis*, § 89.

² Lacune du manuscrit, qu'il est aisé de combler.

³ *Chanson de la croisade albigeoise*, laisse 16.

fortifiée (castel) à laquelle l'armée parviendrait, si les habitants ne voulaient pas se rendre, l'armée les passerait au fil de l'épée aussitôt qu'ils seraient pris¹.

Et le poète de donner très brièvement l'explication d'une telle décision, qui avait été prise au plus haut niveau au sein de l'armée :

Il ne s'en trouverait plus qui oserait résister, à cause de la peur qu'ils auraient, et à cause de ce qu'ils auraient vu.

Bref, ni pour Pierre des Vaux-de-Cernay, ni pour Guillaume de Tudèle, cela ne fait aucun doute, la croisade a programmé d'emblée la mise en œuvre de ce qui n'était après tout que la stratégie normale des armées franques : la première ville qui résistera sera prise d'assaut et sa population massacrée. Stratégie de la terreur, qui est le moyen le plus efficace pour faire, en principe, l'économie de nombreux sièges ultérieurs. Le poète remarque d'ailleurs :

C'est ainsi que les croisés eurent Montréal et Fanjeaux, et le reste du pays...

6 – Le refus des Biterrois

Comment les Biterrois réagirent-ils aux propos de leur évêque ? Les Biterrois, c'est-à-dire en fait les consuls, car le prélat n'avait évidemment pas réuni toute la population, mais seulement ses représentants légaux. Leur réaction, les légats l'exposent sans commentaires dans leur rapport :

Non seulement ils ne tinrent pas compte de nos ordres et de nos avertissements, mais ils décidèrent en commun, avec les hérétiques eux-mêmes, de défendre la ville.

Même sobriété chez Pierre des Vaux-de-Cernay :

Quand l'évêque eut transmis de notre part le message aux habitants, ils le refusèrent.

Le moine donne cependant un embryon d'explication en citant le Livre d'Isaïe :

Faisant un pacte avec la mort¹, se dressant contre Dieu et l'Église, ils préférèrent mourir hérétiques plutôt que de vivre chrétiens².

¹ *Ibid.* laisse 21.

Trente ans plus tard, Guillaume de Puylaurens sera tout aussi expéditif dans son exposé et tout aussi sommaire dans son explication :

La première tâche des envahisseurs fut de faire le siège de Béziers. Mais les citoyens, privés à cause de leurs péchés de l'inspiration divine, alors qu'ils eussent dû venir pacifiquement au-devant des arrivant, crurent, dans leur orgueil, pouvoir résister³.

Heureusement, il y a la *Canso*, qui s'attarde, elle, de façon infiniment plus intelligente, sur les raisons qui ont amené les Biterrois à prendre la décision de résister. Son texte est très intéressant, car il témoigne de la méthode du poète : non seulement il recueille les informations qui lui sont nécessaires, mais il réfléchit, il analyse la situation, et il expose les choses de façon très ordonnée⁴ :

[Les habitants] déclarèrent qu'ils se laisseraient noyer dans la mer aux ondes salées, plutôt que de donner leur consentement à ce qu'on leur demandait ; ils ajoutèrent qu'ils n'accorderaient rien aux croisés, pas même la valeur d'un denier, qui pût entraîner un changement quelconque dans le gouvernement de leur ville [lor senhoria]. Ils ne croyaient en aucune façon que l'armée pût se maintenir ; ils étaient convaincus qu'avant quinze jours elle se disperserait, car elle se développait sur une lieue de long et à peine les chemins et les routes la pouvaient-ils contenir. Leur cité était si bien close de remparts, qui de tous côtés l'enserraient étroitement, que même un mois entier de siège ne devait pas permettre, pensaient-ils, aux croisés de la prendre de force⁵.

Trois raisons de résister ressortent donc de ce texte.

En premier lieu, les Biterrois refusent catégoriquement de livrer leurs concitoyens hérétiques. « Plutôt se laisser noyer dans la mer ». « Ils mangeraient plutôt leurs enfants », dit ici le remaniement en prose.

¹ *Isaïe*, 28, 15.

² *Hystoria albigensis*, § 89.

³ Guillaume de Puylaurens, *Chronique*, chap. XIII.

⁴ Sur la composition du récit du sac de Béziers par Guillaume de Tudèle, et sur ses mérites littéraires, cf. Zambon, Francesco, « La prise et le sac de Béziers dans la *Chanson de la croisade albigeoise* de Guillaume de Tudèle », dans *Guerres, voyages et quêtes au Moyen Âge, Mélanges offerts à Jean-Claude Faucon*, Paris, Champion, 2000, 449-463.

⁵ *Chanson de la croisade albigeoise*, laisse 17 (Traduction d'E. Martin-Chabot).

Exemple tout à fait remarquable de solidarité communale¹, dont le développement de la croisade offrira d'ailleurs maints autres exemples.

La seconde raison est d'ordre politique : c'est leur refus de voir changer quoi que ce soit dans le gouvernement de leur cité. Il s'agit naturellement de l'institution consulaire, qui, depuis vingt-cinq ans au moins, avait réussi à limiter les pouvoirs des deux seigneurs supérieurs, l'évêque et le vicomte. Il serait bien étrange que cet argument soit une pure invention de Guillaume de Tudèle. Il est probable que sa fréquentation des croisés et de leurs alliés occitans, comme Baudouin de Toulouse, lui avait fait comprendre que les seigneurs venus du nord étaient plutôt hostiles aux institutions consulaires des villes occitanes. En tout cas, la crainte des Biterrois, qu'elle ait été réelle, ou suggérée après coup par le poète, trouvera largement confirmation lorsque Simon de Montfort supprimera en 1216 le consulat de Toulouse : l'enquête ordonnée par le roi en 1274 est un extraordinaire témoignage sur le véritable traumatisme collectif qu'avait été ce coup de force du conquérant².

Troisième raison, qui est d'ordre tactique cette fois : les Biterrois ont confiance dans leurs remparts et dans la solide position de leur ville. Ils comptent donc sur la lassitude des assiégeants, d'autant que leur immense armée connaîtra, avant quinze jours pensent-ils, les plus grands difficultés. On imagine aisément en effet les problèmes de ravitaillement qui ne manqueront pas de se poser.

Mais il est une quatrième raison, très importante, que le poète a exposée quelques pages auparavant, en présentant le vicomte de Béziers et sa personnalité :

Sans relâche, nuit et jour, le vicomte de Béziers met sa terre en état de défense, car il est plein de cœur : aussi loin que s'étend le monde il n'y a pas meilleurs chevalier, ni de plus vaillant, ni de plus généreux, ni de plus courtois, ni de plus gracieux. C'est le neveu du comte Raymond, le fils de sa sœur [Adélaïde, femme de Roger II Trencavel]. Il était bon catholique : j'en prends pour garant nombre de clercs et de chanoines qui vivent dans leurs cloîtres. Mais à

¹ Cf. Monique Bourin, dans *Histoire de Béziers*, Collectif, Privat, 1986, 98.

² Archives nationales, J 305, n° 32. Publication partielle par A. Molinier, dans *Histoire générale de Languedoc*, T. X, 162-167. Analyse dans mon *Épopée cathare*, vol. I, *La croisade albigeoise*, Perrin/Privat 2001, 1039-1049.

cause se son jeune âge [Né en 1185, il avait donc 24 ans en 1209. Il avait succédé à son père à l'âge de 9 ans, en 1194] il était familier avec tous ses vassaux sur la terre dont il était seigneur, et ceux-ci n'avaient à son égard ni défiance ni crainte ; au contraire, ils jouaient avec lui comme s'il eût été leur égal. Aussi tous ses chevaliers, et même les vasseurs hébergeaient-ils des hérétiques, soit dans leurs village fortifiés (castels) soit dans leurs châteaux (tors). Ce fut la cause de leur ruine et de leur mort misérable. (...) Dès que le vicomte de Béziers apprit la nouvelle que l'armée avait dépassé Montpellier, il monta à cheval et il entra dans Béziers, un matin, à l'aube, avant qu'il ne fût jour. Les bourgeois de la ville, jeunes et chenus, petits et grands, surent son arrivée ; aussitôt, en hâte, ils se rendirent auprès de lui. Il leur dit de se défendre avec vigueur et courage, car à bref délai ils recevraient du secours. « Quant à moi, ajouta-t-il, je m'en irai par le grand chemin là-bas à Carcassonne, où je suis impatiemment attendu. » Sur ces mots, il sortit promptement de la ville. Les Juifs de Béziers s'en allèrent derrière lui, et les autres habitants demeurèrent dolents et affligés¹.

Autrement dit, si les Biterrois décident de résister, c'est aussi, d'après le poète, parce que Trencavel leur a promis du secours. En avait-il vraiment l'intention ? Espérait-il vraiment être bientôt en mesure de refouler la croisade et de revenir libérer Béziers ? Ou bien comptait-il, comme les Biterrois, sur la rapide lassitude des envahisseurs ? La suite des événements montre en tout cas qu'il battit le rappel de ses vassaux et s'enferma avec eux dans Carcassonne, bien décidé à faire front de toutes ses forces.

Au total, toutes les raisons qu'avait Béziers de résister, telles que les expose la *Canso*, sont parfaitement plausibles.

7 – La discussion

Que se passa-t-il après le refus des Biterrois ? Seule, la *Canso* évoque le retour de l'évêque auprès des croisés, en précisant qu'un certain nombre d'habitants quittèrent la ville avec lui. Mais ce passage, à caractère plus littéraire que proprement historique, ne nous apporte pas grand-chose.

¹ *Chanson de la croisade albigeoise*, laisses 15 et 16.

Quand l'évêque vit que les hostilités étaient commencées avec la croisade et qu'ils ne faisaient pas plus de cas de ses exhortations que d'une pomme pelée, il monta sur sa mule, qu'il avait amenée, et s'en revint vers l'armée qui était en marche. Ceux des Biterrois qui allèrent avec lui sauvèrent leur vie, mais ceux qui restèrent dans la ville le payèrent bien cher. Le plus tôt qu'il put, sans tarder, l'évêque rendit compte de sa mission à l'abbé de Cîteaux et aux autres chefs, qui l'écoutèrent attentivement. Ils considérèrent les gens de Béziers comme des sots et des fous, car ils savaient bien ce qui attendaient ces gens : la mort, les tourments et les peines¹.

Il faut revenir au document fondamental, le rapport des légats, pour voir les choses avancer, et les événements se précipiter, de façon extrêmement brutale. Tout se passe en effet désormais avec une rapidité foudroyante, mais, pour y voir un peu clair, il convient de distinguer des moments successifs, moments extrêmement rapprochés, si rapprochés qu'on pourrait les confondre.

Le premier moment, c'est une discussion, qui a lieu dans le camp des croisés, sans doute sous la tente de l'abbé Arnaud-Amaury :

Tandis qu'on discutait avec les barons de la sauvegarde de ceux qui, dans la cité, étaient réputés catholiques...

Chose curieuse, aucune des sources méridionales ne fait allusion à ce débat, et il faut attendre le *Dialogue des miracles* du moine rhénan Césaire de Heisterbach pour en retrouver trace :

Sachant par leurs aveux que les catholiques étaient mêlés aux hérétiques, ils dirent à l'abbé : « Que devons-nous faire, Seigneur ? Nous ne pouvons distinguer entre les bons des mauvais »²...

Dans la mesure où ce sont les légats eux-mêmes qui font état, aussi brièvement que ce soit, de cette discussion, il n'y a pas lieu de la mettre en doute, et si Césaire est le seul, par la suite, à l'évoquer, on peut estimer que sur ce point précis il était mieux informé que ne le furent les autres chroniqueurs : il y avait d'ailleurs maints croisés rhénans dans l'armée qui

¹ *Ibid.* laisse 17.

² Césaire de Heisterbach, *Dialogus miraculorum*, V, XXI.

se trouvait devant Béziers, et il avait pu fort bien rencontrer par la suite des anciens combattants de la croisade.

Se demander cependant comment il faudra faire pour distinguer les catholiques des hérétiques, afin de les épargner, paraît contredire la programmation d'un massacre général évoquée plus haut. En réalité, il n'y a pas vraiment contradiction si l'on songe que la croisade n'est quand même pas une guerre contre les autres, c'est une guerre sainte destinée à la destruction des hérétiques, et non à la ruine des catholiques – sauf si ces catholiques protègent les hérétiques.

Essayons donc de suivre le cheminement de la pensée des chefs croisés, les « barons » dont parle le rapport des légats. En arrivant devant Béziers, tout le monde est d'accord : il faut menacer les Biterrois de les massacrer tous s'ils refusent de livrer les hérétiques. C'est la banale stratégie de la terreur. Or les Biterrois refusèrent, certainement à la grande surprise des croisés, qui jugèrent absolument insensé qu'on envisage de résister à une armée telle que la leur. Les menaces ayant donc été vaines, il restait maintenant à passer à l'acte. On peut aisément imaginer que de très sincères scrupules se soient alors emparés, peut-être pas de tous les barons, du moins de certains d'entre eux. La suite des événements de la croisade montrera à plusieurs reprises qu'il y a parmi eux des gens d'honneur. Et comme eux, du fait de leur rang, avaient naturellement leurs entrées auprès du légat, on peut très bien imaginer qu'ils se soient rendus sous sa tente pour s'ouvrir à lui et attendre de lui des directives. On peut très bien imaginer le duc de Bourgogne par exemple, qui dira trois semaines plus tard qu'il n'était pas venu pour s'emparer des biens d'autrui et qui refusera la vicomté de Carcassonne, se dire devant Béziers, et dire à l'abbé, qu'il n'était pas venu pour massacrer des catholiques.

8 – La provocation

Mais voilà ! La discussion fut interrompue. C'est le second moment.

Cela ressort du rapport des légats :

Pendant qu'on discutait avec les barons (...) les ribauds et d'autres gens vils et sans armes, sans attendre l'ordre des chefs, attaquèrent la ville...

Le rapport est muet, à la fois sur la réponse qu'Arnaud-Amaury a donnée aux barons – s'il en a donné une ! – et sur les raisons pour lesquelles l'attaque s'est produite à l'insu des chefs.

Ce sont les auteurs ultérieurs qui fournissent quelques explications, et tout d'abord sur les raisons de cette attaque imprévue de la ville. Pour Pierre des Vaux-de-Cernay :

Avant même que les nôtres les aient attaqués en quelque façon, (les Biterrois) sortirent de la cité et commencèrent à les accabler sévèrement de flèches.

C'est aussi une sortie des Biterrois que retient comme explication la *Canso*, mais avec quelques enjolivures littéraires, et en ajoutant même une horrible provocation :

Apprenez donc ce qu'ils faisaient, ces rustres, plus fous et plus niais que des baleines (aquesta gens vilana que fon plus fol e nesci que no es la balena). Brandissant leurs pennons blancs, faits de vulgaire toile, ils couraient vers l'armée, en criant à tue-tête ; ils pensaient les épouvanter, comme on fait pour les oiseaux d'un champ d'avoine, en les huant à grands cris et en agitant leurs banderoles d'étoffes, le matin, quand brillait le jour...

Ainsi les vit-on

escarmoucher contre l'armée des Français (l'ost dels Frances), en poussant de grands cris,

...et aussi

tuer et mutiler un croisé français qu'ils jetèrent du haut d'un pont...

Il faut donc croire qu'un croisé s'était malencontreusement aventuré sur un pont à la rencontre des Biterrois, ou bien qu'il y avait eu déjà quelque escarmouche, et que les croisés avaient vu l'un des leurs tomber aux mains de leurs ennemis.

En tout cas, en réponse à ces provocations et à cette horreur, ce fut, immédiatement, la ruée sur la ville.

Il y a certainement du vrai dans tout cela. La version d'une provocation des Biterrois qui aurait déclenché spontanément l'attaque se répandit suffisamment en Europe pour que Césaire de Heisterbach lui-même la

recueillit. Mais elle avait eu, en vingt ans, le temps de se déformer dans un sens particulièrement édifiant :

A la vue (des assiégeants) les hérétiques urinèrent sur un exemplaire du saint Évangile, le lancèrent sur les Chrétiens et, en leur envoyant des flèches, leur crièrent : « Voici votre loi, misérables ! ».

Césaire décrit ensuite l'attaque de la ville.

9 – L'assaut contre Béziers

Nous voici donc arrivés au moment où le drame éclate. Et c'est maintenant que vont se poser les questions essentielles. Écoutons d'abord les légats :

Pendant qu'on discutait avec les barons (...) les ribauds et autres individus vils et sans armes, sans attendre l'ordre des chefs, attaquèrent la ville. A la surprise des nôtres, et tandis qu'on criait « Aux armes, Aux armes ! », ils franchirent les fossés et le rempart. En deux ou trois heures de temps, la ville fut prise. »

Pierre des Vaux-de-Cernay est très concis lui aussi, mais lui aussi lie directement l'attaque à la provocation des Biterrois venus harceler les croisés à coups de flèches :

Indignés par ce spectacle, les serviteurs de l'armée (servientes exercitus) qu'en langage courant l'on appelle ribauds (ribaldi), vont jusqu'aux remparts ; sans prévenir et sans consulter le moins du monde les nobles de l'armée ils donnent l'assaut et, c'est extraordinaire à dire, prennent sur-le-champ la ville.

Pour la *Canso* également, l'attaque est déclenchée par la provocation des Biterrois, et par le supplice d'un croisé tombé entre leurs mains :

Lorsque le roi des ribauds (lo rei dels arlozs) les vit (...), il appela et rassembla tous ses truands (truans). A haute voix ils s'écrient « Allons les assaillir ! » Aussitôt dit, ils se munissent chacun d'un gourdin ; ils n'ont pas d'autre engin, je crois. Ils sont plus de 15 000, ces va-nu-pieds (que no an que causer). En chemises et en braies, ils vont entourer complètement la ville pour en démolir les remparts ; descendant dans les fossés, ils se mettent à les saper à coups de pics, tandis qu'une partie d'entre eux commencent à briser et mettre en pièces les portes.

Pour Césaire de Heisterbach, c'est naturellement le sacrilège opéré sur le livre saint qui déchaîne la fureur des assaillants :

Le Christ, père de l'Évangile, ne laissa pas impuni l'injure qui lui avait faite. En effet, quelques satellites, brûlants du zèle de la foi, semblables à des lions, à l'exemple de ceux dont on parle dans le livres des Macchabées (II Macc. 11, 11), posèrent des échelles et escaladèrent avec intrépidité les remparts. Alors que les hérétiques étaient providentiellement terrifiés et perdaient pied (declinantibus), ils ouvrirent les portes à ceux qui les suivaient et prirent la ville.

Mais que se passe-t-il, justement, à l'intérieur de la ville ?

Le rapport des légats n'en dit rien. Seuls les chroniqueurs tentent de reconstituer la panique des habitants, en faisant fond, essentiellement sur un fait bien précis et tout à fait vraisemblable : les malheureux tentent de chercher asile dans les églises.

Pierre des Vaux-de-Cernay le dit implicitement, quand il assure que 7 000 Biterrois furent tués dans la seule église de la Madeleine.

Ce sera d'ailleurs le seul trait notable que retiendra plus tard Guillaume de Puylaurens :

(Les Biterrois) ne purent repousser le premier assaut de la populace qui se ruait (irruentis vulgi). Elle escalada leurs murailles et les occupa, et ils se réfugièrent dans l'asile des églises.»

La *Canso* est plus prolixe et, comme toujours, plus pittoresque :

[A la vue des truands qui fracassent les portes de la ville] les bourgeois sont pris de peur. Force fut aux assiégés d'abandonner les remparts. Emmenant leurs femmes et leurs enfants, ils allèrent à l'église et firent sonner les cloches. Rien ne pouvait plus les protéger. (...) En hâte, (ils) se réfugièrent dans l'église cathédrale ; les prêtres et les clercs revêtirent les mêmes ornements sacrés et firent faire les mêmes sonneries de cloches que s'ils allaient célébrer une messe des morts, pour les funérailles d'un défunt.

La question qui vient naturellement à l'esprit avant de poursuivre notre lecture des événements, c'est de savoir qui sont exactement ces gens qui ont donné l'assaut.

Pour le rapport des légats : *ribaldi et alii viles et inermes personae* ; des ribauds et autres individus vils et sans armes.

Pour Pierre des Vaux-de-Cernay, *servientes exercitus qui publica lingua dicuntur ribaldi*, les serviteurs de l'armée qu'en langage courant l'on appelle ribauds.

La *Canso*, elle, emploie des noms divers et variés : *arlotz, truans, ribautz*, et même *li fols ribautz mendics*, ces fous et ces gueux de ribauds. Elle dit aussi *li gartz*, les goujats, *los caitiens truans*, les misérables truands, et elle les traite de va-nu-pieds, *que no an que causer*, qui n'ont pas de quoi se chauser.

Guillaume de Puylaurens, de son côté, dit simplement *vulgi*, pluriel de *vulgus*, qu'on peut traduire par les gens du peuple, la populace.

Il y a donc une très remarquable unanimité pour nous assurer – nous assurer quoi ? Essentiellement que ce ne sont pas les chevaliers croisés qui ont donné l'assaut à Béziers. On peut toujours dire, bien sûr, que les chroniqueurs sont d'accord tout simplement parce qu'ils puisent à la même source, à savoir le témoignage d'Arnaud-Amaury lui-même.

Il faut alors se demander si celui-ci n'a pas cherché à dégager la responsabilité des chevaliers dans l'assaut et la prise de la ville, pour dégager par voie de conséquence leur responsabilité dans le massacre.

Il n'en est rien. Tout le récit de Pierre des Vaux-de-Cernay, qui suivit la croisade pendant sept ans, montre que les croisés, convaincus de combattre le Mal absolu, ne font preuve d'aucune pitié, et que les chevaliers eux-mêmes tuent, pillent, incendient et détruisent, ou ordonnent de le faire, – sans parler des bûchers – à la plus grande joie de tous, y compris des religieux qui accompagnent la croisade. C'est sans aucun état d'âme que Pierre des Vaux-de-Cernay raconte comment Simon de Montfort lui-même fit massivement égorger en mai 1211 les chevaliers occitans capturés lors de l'assaut donné à Lavaur. Si les barons croisés avaient eux-mêmes lancé sur Béziers un assaut victorieux, avec tout ce qui devait naturellement en découler de morts et de pillages, ni Arnaud-Amaury ni Pierre des Vaux-de-Cernay n'avaient la moindre raison de le cacher.

Alors, si ce ne sont pas les chevaliers, qui, exactement ?

Les ribauds ?

Force est de reconnaître que cette notion de ribauds ou de truands est assez floue.

Il est certain que l'ost, la *militia Christi*, comme toute armée médiévale, était accompagnée d'une foule de non combattants – les « deux cent mille et bien plus vilains et paysans » de Guillaume de Tudèle ; on imagine le nombre qu'il lui fallait de palefreniers et de maréchaux-ferrants, de rémouleurs, de valets, d'ouvriers pour monter les tentes, de portefaix, de conducteurs de chariots, de charpentiers et de feronniers pour construire les machines de siège, de terrassiers, de bûcherons, de forgerons, de barbiers-chirurgiens, d'artisans du bois, du cuir, du métal et du vêtement ; il devait bien y avoir, là-dedans, à côtés d'ouvriers spécialisés, nombre de gens de sac et de corde, sans compter que l'armée devait traîner avec elle une horde considérable de gueux en quête de petits travaux et de pitance, à l'affût de petits trafics et tout simplement de butin. Or, curieusement, par la suite, on ne nous parle plus de ces gens-là tout au long de la guerre.

En revanche, on voit des routiers dans les rangs de la croisade. Guère plus recommandables que les « ribauds » certes, mais quand même mercenaires soldés, donc soldats de métier, au moins le temps de leur engagement, et encadrés, ce qui ne veut pas dire disciplinés. Le grand défaut des routiers, c'est d'avoir la fâcheuse habitude de vivre sur l'habitant, et de continuer à piller et à tuer – à tuer pour piller – même quand on n'a plus besoin d'eux. Le phénomène des routiers a trois caractéristiques : ces mercenaires, en général brabançons, navarrais ou aragonais, sont indispensables pour faire la guerre ; une fois engagés, ils sont difficilement contrôlables ; enfin, il est pratiquement impossible de les démobiliser. En 1209, l'Église a depuis longtemps condamné leur utilisation, jugée aussi criminelle que la protection des hérétiques. Comme ces derniers troublent la paix des âmes, les routiers troublent la paix civile. Or on sait pertinemment que malgré cela la croisade en emploie, parce qu'elle en a besoin. C'est un corps de routiers commandés par un certain Pierre l'Aragonais, que, deux mois après la prise Béziers, Simon de Montfort enverra en avant-garde s'emparer de Fanjeaux.

Mais cela, les légats ne peuvent pas le dire au pape. Les chefs de la croisade ne peuvent pas l'avouer sous peine d'être excommuniés. Alors on parle pudiquement de ribauds, de truands, de valetaille, etc., bref de gens

que les croisés ne contrôlent pas. Mais à qui fera-t-on croire que des gens dont les légats affirment qu'ils sont *inermes*, sans armes, ont pu se lancer à l'assaut d'une ville fortifiée, et s'emparer d'elle tout seuls ? Car enfin, même si l'on admet que tous les chevaliers de Béziers ont gagné Carcassonne avec Trencavel, il reste au moins dans la ville la milice communale, sans doute pas très aguerrie, mais capable au moins d'accabler de flèches, du haut des remparts, quelque assaillant que ce soit – et c'est d'ailleurs ainsi que la *Canso* nous la montre à l'œuvre. Et c'est ce qu'a bien compris l'auteur du remaniement en prose, qui en profite pour donner un petit coup de chapeau aux Biterrois :

Quand ils virent qu'ils n'avaient plus qu'à se défendre ou mourir, ils se donnèrent mutuellement du courage, et allèrent s'armer, chacun du mieux qu'il put. Une fois en armes, ils sortirent pour tirer sur les assiégeants...

Et puis, à regarder de près le vocabulaire employé par les chroniqueurs, on a de quoi réfléchir : Pierre des Vaux-de-Cernay parle certes de ribauds, *ribaldi*, mais pour dire que c'est l'appellation courante des *servientes exercitus*, ce qu'on peut certes traduire par serviteurs de l'armée, mais aussi par sergents. C'est le même mot. *Serviens*, le sergent, qui peut être à pied ou à cheval, c'est le combattant qui n'est pas noble. On ne voit nulle part tout au long de la croisade, les sergents qualifiés de « ribauds » – sauf ceux qui ont pris Béziers ! Tout donne à penser, en définitive, que ces sergents si peu recommandables qu'on les appelait aussi ribauds, étaient tout simplement des routiers.

L'on notera d'ailleurs que Césaire de Heisterbach, quand il raconte l'assaut, dit de son côté ceci :

Des satellites, enflammés du zèle de la foi et semblables à des lions, dressèrent des échelles, escaladèrent intrépidement les murs, et, alors que les hérétiques étaient providentiellement terrifiés et perdaient pied, ils ouvrirent les portes à ceux qui les suivaient et prirent la ville.

Or, ce terme de *satellites* désigne bel et bien des soldats, des gardes armés, et non des vagabonds. C'était même jadis une dignité du palais carolingien¹. Jacques Berlioz propose de le traduire par *piétons*¹. Beaucoup

¹ Cf. Du Cange, *Glossarium*.

de soldats sont en effet de simples « gens de pied ». Mais ce ne sont pas pour autant des *ribautz* ou autres *truans*. On pourrait traduire *satellites* par auxiliaires – ce que sont les routiers.

Concluons cet épisode en disant ce ne sont pas les chevaliers de la croisade qui ont lancé l'assaut, qui ont pénétré les premiers dans Béziers, et qui ont commencé le massacre, mais une innombrable piétaille de bas étage, au sein de laquelle seuls ces soldats invouables qu'étaient les routiers pouvaient constituer une réelle force d'attaque². On ne massacre pas toute une ville à coups de gourdins. Les routiers, eux, sont parfaitement équipés, et entraînés, pour éventrer et égorger.

10 – Le « mot » d'Arnaud Amaury

Nous voici donc arrivés au seuil de la tragédie.

Mais avant d'essayer de suivre son déroulement et de dresser son bilan, il faut bien s'arrêter sur un très court texte qui a littéralement gravé pour les siècles, dans la mémoire historique, cette journée du 22 juillet 1209. Le sac de Béziers, c'est « Tuez-les tous ! Dieu reconnaîtra les siens... »

Ouvrons donc le *Dialogue des miracles* de Césaire de Heisterbach :

Apprenant par leurs aveux que les catholiques étaient mêlés aux hérétiques, ils dirent à l'abbé : « Que devons-nous faire, Seigneur ? Nous ne pouvons distinguer les bons des mauvais ». On rapporte que l'abbé, craignant, autant que tous les autres, que ceux qui restaient ne fissent semblant d'être catholiques par peur de la mort et ne revinssent après leur départ à leur perfidie, répondit : « Massacrez-les, car le Seigneur connaît les siens ». C'est ainsi qu'il y eut d'innombrables tués dans cette ville.

Voilà qui a fait coulé beaucoup d'encre, surtout du fait que, on ne sait trop quand ni comment, le mot rapporté par Césaire a été un peu déformé par la traduction plus forte, plus oratoire, que tout le monde connaît.

¹ Jacques Berlioz, *Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens*, Toulouse, Loubatières, 1994, 64.

² Hypothèse également retenue par F. Zambon, *op. cit.*, 451.

Ce mot terrible a-t-il été réellement prononcé, nous ne le saurons certainement jamais. Césaire, d'ailleurs, ne le rapporte pas lui-même, il est prudent : « On rapporte que... », mais du moins pouvons-nous essayer d'établir s'il est possible. Possible moralement : a-t-il pu être lancé par un religieux qui est le chef de l'ordre cistercien, et légat du Saint-Siège ? Possible matériellement : a-t-il pu être prononcé à un moment donné des événements qui se sont déroulés de façon extrêmement rapide, on l'a vu, devant Béziers, au matin du 22 juillet 1209 ?

Moralement, il n'y a aucun problème.

Certes, Régine Pernoud écrit en 1977, en faisant allusion au téléfilm d'Alain Decaux et Stélio Lorenzi *Les Cathares*, diffusé en 1966 : « Il n'y a pas si longtemps, une émission de télévision rapportait comme historique le mot fameux *Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens !* lors du massacre de Béziers en 1209. Or il y a plus de cent ans qu'un érudit avait démontré, d'ailleurs sans aucune difficulté, que le mot ne pouvait pas avoir été prononcé¹ ».

Cet érudit, c'est Tamizey de Larroque². En fait, quoi qu'en dise M^{me} Pernoud, il n'a rien démontré du tout.

Tamizey de Larroque pensait avoir trouvé un argument imparable : « Comment Pierre de Vaulx-Cernay ne rapporte-t-il pas le *Tuez-les tous !*, lui qui enregistre avec une scrupuleuse exactitude les actions et les paroles de l'abbé Arnould, lui qui suivit pas à pas ce prélat belliqueux dans toutes ses expéditions et qui était près de lui le jour du sac de Béziers ? » C'est faux : Pierre des Vaux-de-Cernay n'est arrivé en Languedoc qu'à Pâques 1212, il le dit lui-même au § 300 de son *Hystoria*...

Il y a d'ailleurs une très grande différence de traitement, chez le chroniqueur cistercien, entre les événements auxquels il a assisté, et ceux qu'ils n'a pu raconter que de seconde main, en les reconstituant de façon parfois très concise, comme c'est le cas ici. Il est bien évident qu'il ne dit pas tout.

¹ Régine Pernoud, *Pour en finir avec le Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1977, 15-16.

² Tamizey de Larroque, « Mémoire sur le sac de Béziers dans la guerre des Albigeois et sur le mot *Tuez-les tous !* attribué au légat du pape Innocent III », dans *Annales de Philosophie chrétienne*, T. VI, et tiré à part, Paris, Durand, 1862.

Bien sûr, le mot choque nos consciences modernes, et choque à la puissance *n* les esprits qu'on disait autrefois bien-pensants, conservateurs, très engagés dans la pensée religieuse et très proches de l'Église, comme l'était Tamizey de Larroque. Mais on peut lui retourner un argument infiniment plus décisif que ne l'était, croyait-il, le sien : si le mot avait choqué les consciences du XIII^e siècle, un moine cistercien se serait bien gardé de le mettre dans la bouche d'un homme qui avait été le chef de son ordre... Nous verrons bientôt la façon dont un autre cistercien, Pierre des Vaux-de-Cernay, commente les événements de Béziers.

Le mot est-il matériellement possible ?

La réponse est dans le rapport des légats :

Alors qu'on discutait avec les barons de la sauvegarde de ceux qui, dans la ville, étaient réputés catholiques...

Césaire savait qu'une discussion avait eu lieu avec l'abbé sur la sauvegarde des catholiques. Il savait aussi que ce n'étaient pas les chevaliers qui avaient lancé l'assaut. Mais une information sûrement incomplète – et c'est compréhensible, vingt ans plus tard, et en Rhénanie – lui a fait mélanger un peu les choses, et il a pensé que c'étaient les mêmes gens – ou la même catégorie de gens – qui avaient interrogé l'abbé et qui avaient donné l'assaut ; d'autant que cet assaut, on l'a vu plus haut, a interrompu la discussion avec l'abbé.

Quoi qu'il en soit, le mot d'Arnaud-Amaury, à coup sûr irréflecti, et lancé dans la confusion du moment, alors que les barons bondissaient sur leurs armes, trouve parfaitement sa place dans le déroulement des faits. Son caractère irréflecti est d'ailleurs clairement marqué dans le fait que la deuxième partie de la phrase, « Dieu connaît les siens », est une réminiscence spontanée de la deuxième Epître de saint Paul à Timothée¹, une littérature que l'abbé de Cîteaux connaissait évidemment par cœur.

Au total, psychologiquement et matériellement, le mot prêté à Arnaud-Amaury est tout à fait possible.

¹ 2 Tim 2, 19.

11 -La réaction des chevaliers croisés.

Rassemblons les faits dont, jusqu'ici, nous pouvons être certains.

1—Les barons délibèrent avec Arnaud-Amaury sur le sort des catholiques.

2—Pendant ce temps, que ce soit spontanément ou, plus vraisemblablement, en réponse à des provocations des Biterrois, mais de toute façon sans attendre les ordres des chefs, des gens de l'armée autres que les chevaliers donnent l'assaut et entrent dans Béziers.

Mais le rapport des légats contient une troisième donnée : cette attaque de la ville a lieu « à la surprise des nôtres, alors qu'on criait *Aux armes ! Aux armes !* ».

Qui criait *Aux armes* ? « Les nôtres » évidemment, les barons qui, à leur grande surprise, viennent d'apprendre que les autres attaquent la ville. Ce ne sont pas ces derniers qui crient *Aux armes* ! Le rapport vient de dire qu'ils sont *inermes*, qu'ils n'ont pas d'armes. Ce n'est certainement pas tout à fait vrai, nous l'avons vu, mais dans l'esprit des deux légats qui rédigent le rapport, ce sont bien les barons, les chevaliers croisés, qui, sans attendre la fin de la discussion, bondissent sur leurs propres armes.

Le rapport des légats n'en dit pas plus sur l'intervention des croisés proprement dits. Pierre des Vaux-de-Cernay, lui, n'y fait aucune allusion. Ce n'est que la *Canso* qui détaille un peu les choses et donne l'explication de la réaction des croisés. D'abord, ce sont bien eux qui crient *Aux armes* ! C'est alors que les assaillants sont en train de briser les portes et que les bourgeois fuient affolés, que

ceux de l'armée (cels de la ost) crient « Allons tous nous armer ! »

Mais ce n'est pas pour prendre la ville, au sens habituel du terme. Bien sûr, ils se jettent sur elle, mais c'est pour empêcher ceux qui l'ont attaquée les premiers, et sans ordres, de s'emparer de tout le butin, il veulent sauver pour eux ce qui peut l'être encore. Plusieurs passages de la *Canso*, on le verra, ne laissent aucun doute là-dessus. Du moins est-ce ainsi que le poète voit les choses et se les explique.

12 -Le sac de la ville.

Dès lors que les croisés se furent armés et précipités dans la ville sur les pas des premiers assaillants, force fut, en quelque sorte, de s'en tenir au plan initial : le massacre général. Le rapport des légats, une nouvelle fois très expéditif, ne distingue plus maintenant les ribauds et les chevaliers :

Les nôtres, n'épargnant ni le rang, ni le sexe ni l'âge, passèrent au fil de l'épée environ, vingt mille personnes. Après cet énorme massacre d'ennemis, la ville tout entière fut pillée et incendiée.

La ville a été prise d'assaut par des individus sans armes, (*inermes*), ou seulement, assure la *Canso*, armés de gourdins ; voici maintenant que, de l'aveu même des légats, les habitants sont passés au fil de l'épée... On ne saurait mieux exprimer que les chevaliers ont pris le relais des « ribauds ». Le massacre est bel et bien été conduit, maintenant, par les barons croisés.

Pierre des Vaux-de-Cernay, lui, s'en tient toujours aux seuls ribauds :

Aussitôt entrés, ils tuent presque tout le monde, du plus petit au plus grand, et incendient la ville.

Il dit plus loin que 7 000 habitants ont été tués dans l'église de la Madeleine où ils avaient trouvé refuge.

Ce massacre dans la Madeleine a fortement frappé Guillaume de Puylaurens : c'est le seul trait notable qu'il retient de cette sanglante journée :

Ils se réfugièrent dans l'asile des églises. Les assaillants, les poursuivant dans l'église de sainte Marie-Madeleine, dont c'était la fête ce jour-là, en massacrèrent plusieurs milliers (fecerunt multorum millium magnam stragem)

Des chroniques autres que méridionales, citons seulement la *Philippide* de Guillaume le Breton :

En peu de temps, la valeur des catholiques brisa les portes (de la ville) et y étant entrés, ils massacrèrent 30 000 individus de l'un et l'autre sexe, que la fureur immodérée du peuple et l'emportement des ribauds livrèrent à la mort, sans que les grands y eussent donné leur consentement, frappant pêle-mêle et le fidèle et celui qui ne croyait point, et ne s'arrêtant point à rechercher qui était digne de la mort, ou digne de conserver la vie.

Mais c'est à la *Canso*, une nouvelle fois, qu'il faut avoir recours, pour disposer non seulement d'un tableau haut en couleurs, mais d'une reconstitution qui contient les éléments d'un déroulement logique des faits.

Les Biterrois ne purent empêcher les truands d'entrer dans la ville, et ceux-ci s'emparèrent de leurs maisons comme ils voulurent, car ils auraient pu en choisir chacun dix, si cela leur avait plu. S'étant échauffés, les ribauds n'avaient pas peur de la mort : ils tuèrent et massacrèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent, prirent et enlevèrent à foison les objets de valeur. (...) Mais, à cette vue, les Français se mirent presque en rage : ils jetèrent les ribauds hors des maisons, comme des chiens, à coups de triques (...) Les ribauds avaient cru pouvoir se réjouir du riche butin qu'ils avaient fait et en être enrichis pour toujours. Aussi, quand les autres leur eurent tout pris, crièrent-ils tous en masse, ces vauriens de truands (li gartz tafur) Au feu ! Au feu ! Ils allèrent chercher des torches, assez pour former un bûcher. Le feu se mit à la cité et l'effroi se répandit. La ville entière brûla dans toute sa longueur et toute sa largeur. (...) Ainsi flambèrent toutes ses maisons et tous ses palais (...) L'église cathédrale aussi, œuvre de maître Gervais, fut incendiée ; sous l'effet du feu, elle se fendit par le milieu et s'écroura de part et d'autre.

Puis, dans les derniers vers qu'il consacre à Béziers, le poète dresse une sorte de bilan de la prise de Béziers :

Messeigneurs, c'était un butin merveilleusement grand que les Français et les Normands auraient fait à Béziers, ils en auraient été riches pour le reste de leur vie, n'eût été le roi des ribauds avec ses misérables truands (lo reis arlotz am los caitieus truans) qui brûlèrent la ville, et les femmes et les enfants, et les vieillards et les jeunes gens, et les clercs qui chantaient la messe revêtus des ornements sacrés, enfermés dans l'église.

Bref, des 191 vers que le poète consacre à la journée du 22 juillet, on peut extraire le scénario suivant, finalement très simple :

Les « ribauds » s'emparent de la ville, tuent autant de gens qu'ils peuvent, entrent dans les maisons et font main basse sur tout ce qu'ils peuvent emporter. Surviennent les chevaliers qui les chassent des maisons pour leur arracher le butin et se l'approprier. Furieux, les ribauds incendient la ville, et, au grand dam de tous, tout le butin disparaît dans les flammes.

Bref, toutes les richesses de Béziers sont passées sous le nez, à la fois, de ribauds et des chevaliers.

Pour une armée en campagne, qui ne peut que vivre sur l'habitant, qui doit piller au moins pour se nourrir, et pour fournir aux chefs argent ou objets précieux qui leur permettront de payer les soldes de leurs hommes, sans compter tout le gros et menu butin qu'il y a à prendre au passage, en vêtements, armes, objets et ustensiles divers, l'affaire de Béziers, vue sous cet angle-là, fut pour la croisade un cuisant échec.

C'est du moins ce que l'on peut conclure, non point des textes officiels, mais de la reconstitution, littéraire certes, mais parfaitement plausible, qu'en propose le poète de la *Canso*.

13 – Le bilan

Peut-on avoir une idée du nombre de victimes ? Les 20 000 avancés par le rapport des légats est sans doute exagéré, pour trois raisons :

1 –Les chefs croisés, mais pas seulement eux d'ailleurs, tous les chefs de guerre, ont toujours tendance à surestimer les bilans de leurs victoires. Plus on tue d'ennemis, plus la victoire est grande. Il est tout à fait dans la logique de la situation que les légats, rendant compte au pape des premiers succès de la croisade, grossissent les chiffres.

2 –La population de Béziers en 1209 ne devait pas atteindre 20 000 âmes. On l'a dit plus haut. Le chiffre de 9 000 à 12 000 paraît plus raisonnable.

3–Des formules comme 20 000 morts, à plus forte raison les 30 000 de Guillaume le Breton, les 100 000 habitants de Béziers selon Césaire de Heisterbach, les 200 000 piétons de la croisade selon Guillaume de Tudèle, ne sont pas des dénombrements. Ils signifient, dans la littérature médiévale, de très grandes quantités qu'on ne peut justement pas dénombrer. C'est comme lorsqu'on dit aujourd'hui « il est à mille lieues » ou « recevez mille baisers ».

Il y a autre chose. Marco Meschini remarque avec justesse que le 11 septembre 2001, à l'annonce de l'attentat commis contre les tours de New York, les médias annoncèrent immédiatement plus de 20 000 victimes. On

en a finalement dénombré moins de 3 000¹. Il y a peut-être, dans cette propension à l'exagération spontanée des chiffres, comme une loi structurelle de l'information...

Il reste que, même en imaginant que les Biterrois n'aient pas été massacrés jusqu'au dernier, ce fut une épouvantable tuerie. Monique Bourin a raison de noter que quelques centaines de cadavres constituent déjà un insupportable charnier². Il y en eut en tout cas suffisamment à Béziers pour marquer de façon indélébile la mémoire collective, même au-delà des frontières du pays occitan.

Que dire sur les destructions ? Les villes médiévales, avec leurs maisons à colombages, serrées le long de rues étroites, et dont murs et cloisons sont souvent eux-mêmes en bois, peuvent être le théâtre de terrifiants incendies, impossibles à maîtriser, surtout dans des pays assez ventés. Quelques bâtiments au moins durent quand même demeurer debout à Béziers : trois mois plus tard, Simon de Montfort fera don d'une maison de la ville à l'ordre de Cîteaux. On imagine mal que ce n'ait été qu'un tas de cendres.

14 – Les commentaires

Riches d'enseignements sur l'état d'esprit des croisés sont les commentaires que l'on trouve dans les écrits du temps. Et d'abord dans le texte en quelque sorte officiel, le rapport des légats :

La ville tout entière fut pillée et incendiée. La vengeance divine l'a merveilleusement frappée.

Elle a valeur officielle, aussi, l'*Hystoria albigensis* de Pierre des Vaux-de-Cenray, dans la mesure où elle est dédiée au pape Innocent III :

Béziers est prise le jour de sainte Marie-Madeleine. O suprême justice de la Providence ! (...) Les hérétiques prétendaient que sainte Marie-Madeleine était la concubine de Jésus-Christ : de plus, c'est à l'intérieur de l'église qui lui est dédiée dans la ville que les Biterrois avaient tué leur vicomte et cassé les dents à

¹ Marco Meschini, « Le sac de Béziers » dans *Les grandes batailles méridionales*, Collectif, Toulouse, Privat, 2005, 34

² Monique Bourin, *op. cit.* 106.

leur évêque. C'est donc à juste titre que ces chiens dégoûtants furent pris et massacrés pendant la fête de celle qu'ils avaient insultée et dont ils avaient souillé l'église du sang de leur vicomte et de leur évêque.

Thème repris par Guillaume de Puylaurens :

Il fut manifeste que le Seigneur avait exercé cette vengeance contre eux, pour avoir jadis assassiné traîtreusement leur seigneur Trencavel.

15 – Les conséquences immédiates.

Il va sans dire que la stratégie de la terreur porta immédiatement ses fruits.

Les légats font eux-mêmes part au pape des succès obtenus :

La nouvelle d'un si grand miracle se répandit de sorte que toute la population fut à ce point terrorisée que ceux qui cherchèrent refuge dans la montagne ou dans d'autres lieux inaccessibles abandonnèrent entre Béziers et Carcassonne plus de cent castra réputés, remplis de provisions et de tout ce que les fuyards n'avaient pu emporter avec eux.

Il est certain qu'une bonne partie du Carcassès oriental s'effondra, ainsi que le Narbonnais. Le vicomte et l'archevêque de Narbonne, accompagnés d'une délégation de bourgeois, se précipitèrent même à la rencontre de l'armée de la croisade dès qu'elle eut quitté Béziers, et lui promirent de livrer les hérétiques, ainsi que les biens des juifs de Narbonne.

16 – Le souvenir de Béziers.

Divine vengeance et miraculeuse victoire aux yeux des croisés, de leurs chefs religieux les légats pontificaux, et de leur porte-parole le moine chroniqueur, la tuerie de Béziers n'a inspiré aucun jugement moral à Guillaume de Tudèle. Dans le tableau plein de bruit et de fureur qu'il brosse de la journée tragique, il y a place pour l'humour noir :

Les ribauds n'avaient pas peur de la mort : ils tuèrent tout ce qu'il purent trouver ...

Ou encore :

On les tua tous, faute de pouvoir leur faire pire...

Mais il y a aussi, dans l'ensemble, un ton de sincère compassion, et même, à un moment donné, un cri de pitié :

Ils tuèrent les clercs, les femmes, les enfants. Pas un, je crois, n'échappa. Dieu reçoive leurs âmes, s'il lui plaît, en son Paradis !

La seule opinion qu'il avance, c'est pour souligner le caractère tout à fait monstrueux de ce que les croisés ont fait à Béziers, en un pays, pourtant, habitué aux désastres de la guerre depuis plusieurs années quand le poète écrivait la *Canso*.

Je ne crois pas que jamais si sauvage tuerie (tan fera mort) ait été résolue ni accomplie depuis le temps des Sarrasins,

allusion probable aux grands massacres commis par les Croisés en Terre sainte¹.

Deux siècles après Guillaume de Tudèle, un Toulousain anonyme eut entre les mains la *Canso*, et décida de la récrire à sa façon, et en prose, sans doute pour en faciliter l'accès. On a vu que pour lui la discussion ouverte entre les barons et Arnaud-Amaury avait pour objet, non point la sauvegarde des catholiques, mais la prise et la destruction de Béziers. L'auteur développe cette idée quand il montre l'évêque rapportant au légat la réponse négative des habitants :

Quand le légat eut entendu la réponse rapportée par l'évêque, s'il était auparavant courroucé et irrité contre Béziers, il le fut encore plus. Il jura qu'il n'y laisserait pierre sur pierre, qu'il ferait tout mettre à feu et à sang, et que hommes, femmes, petits enfants, pas un seul ne trouverait grâce...

Ensuite, à aucun moment, il ne parle de ribauds armés de gourdins. Il dit que « tout le monde fut passé par le tranchant de l'épée », et enchaîne :

La ville pillée, ils mirent le feu partout, au point qu'elle fut tout entière pillée et brûlée, et qu'il n'y resta âme qui vive. Ce fut une criante vengeance, vu que le vicomte n'était pas hérétique...

« Ils », ce sont tout simplement, pour lui, les croisés. Et comme pour en rajouter sur la responsabilité des barons, après avoir déjà accablé le légat,

¹ Cf. F. Zambon, *op. cit.* 461.

l'auteur éprouve le besoin de donner des noms – qu'au demeurant il a glanés tout au long de la *Canso* :

A cette destruction participèrent le duc de Bourgogne, le comte de Saint-Pol, le comte Pierre d'Auxerre, le comte de Genève appelé le comte Guy, le seigneur d'Anduze Pierre Bermont, et aussi les Provençaux, les Allemands, les Lombards, ils étaient plus de trois cent mille venus de toutes les nations du monde, et cela à cause des indulgences...

On ne sait quelle fut la diffusion réelle du remaniement en prose, mais une chose est certaine : aux yeux de son auteur, le sac de Béziers avait été une injuste et sanglante infamie. Il n'a pas hésité, pour le faire comprendre à ses contemporains, à manipuler le texte dont il s'inspirait.

Mais il faut revenir au XIII^e siècle pour mesurer véritablement, grâce au troubadour Guilhem Figueira, l'impact psychologique, en son temps, de la tuerie de Béziers. Originaire de Toulouse, Guilhelm Figueira vécut surtout en Italie, où il avait peut-être fui l'Inquisition. Farouchement hostile à l'Église romaine comme à la domination française, il a laissé une dizaine de poésies, dont un *sirventès* contre Rome, qui est la satire la plus hardie que le Moyen Âge ait osée contre la Papauté¹. L'avant-dernière strophe, notamment, de ce long poème, écrit vingt ans après les faits, dénote le caractère inexpiable de la journée du 22 juillet 1209 :

*Je pense donc et je crois que vous auriez besoin,
Rome, qu'on vous ôtât la cervelle,
Car vous portez vilain chapeau,
Vous et Cîteaux, qui fîtes faire à Béziers
Mout estranh mazel, si répugnante boucherie.*

¹ Joseph Anglade, *Les Troubadours de Toulouse*, Toulouse, Privat, 1928, 177. Pour l'édition et la traduction du *sirventès* : René Nelli, *Écrivains anticonformistes du Moyen Âge occitan*, Paris, Phébus, 1977, t I, 244-249. Cf. également Francesco Zambon, « Le *sirventès* contre Rome de Guilhem Figueira », dans *Troubadours et cathares en Occitanie médiévale*, Actes du colloque de Chancelade, Cahors, L'Hydre, 2004, 87-99.

Sources

Rapport des légats Arnaud-Amaury et Milon au pape Innocent III, dans Migne, *Patrologie latine*, t. 216, n° CVIII, col.137-141.

La Chanson de la croisade albigeoise, édition et traduction par Émile Martin-Chabot, t. I, Paris, Champion, 1931.

Remaniement en prose de la *Chanson de la croisade albigeoise* : édition par Auguste Molinier au t. VIII de l'édition Privat de l'*Histoire générale de Languedoc*, col. 1-198, Toulouse, 1879.

Pierre des Vaux-de-Cernay, *Hystoria albigensis*, édition par Pascal Guébin et Ernest Lyon, 2 vol. (Paris, Honoré Champion, 1926 et 1930).

Guillaume de Puylaurens, *Chronique*, édition et traduction par Jean Duvernoy, Paris, C.N.R.S, 1976.

Césaire de Heisterbach, *Dialogus miraculorum*, édition par Joseph Strange, Cologne, Bonn, Bruxelles, 1851.

Bibliographie

Amado, Claudie et Bourin, Monique, 1986. *Histoire de Béziers*, sous la direction de Jean Sagnes, Toulouse, Privat, chap. 4 et 5.

Amado, Claudie, 1995. « Faible impact de l'hérésie dans le Languedoc central méditerranéen : le paradoxe biterrois », dans *Europe et Occitanie. Les pays cathares*, Collectif, Collection Heresis, n° 5, 83-103.

Berlioz, Jacques, 1994. « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens ». *La croisade contre les albigeois vue par Césaire de Heisterbach*, Toulouse, Loubatières.

Guiraud, Jean, 1915. « Sac de Béziers : Tuez-les tous ! » dans *Histoire partielle, histoire vraie*, t. I, Paris, Beauchesne, 287-290.

Meschini, Marco, 2005. « "Pourquoi Béziers ?". La chute de Béziers (22 juillet 1209) » dans *Les grandes batailles méridionales*, sous la dir. de Laurent Albaret et Nicolas Gouzy, Toulouse, Privat, 25-38.

Roche, Julien, 2005. *Une église cathare : l'évêché du Carcassès*, Cahors, L'Hydre.

Tamizey de Larroque, Philippe, 1862. « Mémoire sur le sac de Béziers dans la guerre des Albigeois et sur le mot “Tuez-les tous” attribué au légat du pape Innocent III » dans *Annales de philosophie chrétienne*, t. VI, 5^e série, et tiré à part de 32 p., Paris, Durand.

Vidal, Henri, 1951. *Episcopatus et pouvoir épiscopal à Béziers à la veille de la croisade albigeoise (1152-1209)*, Montpellier.

Zambon, Francesco, 2000. « La prise et le sac de Béziers dans la *Chanson de la croisade albigeoise* de Guillaume de Tudèle », dans *Guerres, voyages et quêtes au Moyen Âge, Mélanges offerts à Jean-Claude Faucon*, Paris, Champion, 449-463.

Achévé d'imprimer en juin 2009
dans les ateliers
de l'Imprimerie Couleurs & Communication
à Toulouges - 66350

Imprimé en France